

# LA VIE POPULAIRE

PARAIT DEUX FOIS PAR SEMAINE

Le JEUDI et le DIMANCHE

*Elle est mise en vente tous Les Mercredis et Samedis*

DIRECTION :

18, rue d'Enghien, 18

PARIS

ABONNEMENTS : { Paris et Dép<sup>ts</sup>. 6 m. 9 fr. — 12 m. 16 fr.  
Union postale. » 11 fr. — » 20 fr.

*On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.*

SOMMAIRE : I. Histoire de la Semaine : Le devin, par C. Guillon. — II. Chantage, par C. Friedlander. — III. La chevelure, par Guy de Maupassant. — IV. Coco, par P. Perret. — V. L'am du mari, par J. Mary. — VI. Gerfaut, par Ch. de Bernard. — VII. Jean-de-Jeanne, par E. Pouvillon. — Avis à nos collectionneurs.

## CHANTAGE



— La dernière, venez la chercher chez moi. (Voir page 116.)

toujours très désirable, plus désirable que jamais. Si vous voulez l'autre lettre, la dernière, venez la chercher chez moi.

« Elle restait là, atterrée. Il ajouta :

« — Je pars samedi. Nous sommes aujourd'hui jeudi, et vous savez ce que j'en ferai, de votre papier !

« C'est à peine s'il entendit sortir de ses lèvres le mot de *voleur* ! dont elle le souffleta.

« Messieurs, dit M. de Lézignan. Marcelle fit ce que feraient, à sa place, — oh ! ne vous récriez pas ! — huit femmes sur dix. Elle eut sa lettre. Seulement quand sa fille fut mariée, elle mourut d'une embolie, — s'il faut en croire les journaux du temps.

« Un mois après j'étais dans mon cabinet, au Palais de Justice. On me passa la carte de M. de...

« — C'est à l'ami, dit-il, et non au magistrat que je m'adresse.

« Et il me raconta ce que je viens de vous dire. Sa femme s'était confessée à lui une heure après avoir absorbé je ne sais quel poison.

« Quand il eut terminé sa confidence :

« — Maintenant, vous savez que si vous me faites arrêter, je me brûle la cervelle devant vous ici même.

« — Comment, vous faire arrêter ? m'écriai-je.

« — Eh oui ! J'ai tué Xavier Bernac.

« Vous comprenez bien, messieurs, que je ne pouvais faire arrêter cet homme-là ; voilà pour quoi j'ai donné ma démission. »

CH. FRIEDLANDER.

## LA CHEVELURE (1)

Les murs de la cellule étaient nus, peints à la chaux. Une fenêtre étroite et grillée, percée très haut, de façon qu'on ne pût pas y atteindre, éclairait cette petite pièce claire et sinistre ; et le fou, assis sur une chaise de paille, nous regardait d'un œil fixe, vague et hanté. Il était fort maigre, avec des joues creuses et des cheveux presque blancs qu'on devinait blanchis en quelques mois. Ses vêtements semblaient trop larges pour ses membres secs, pour sa poitrine rétrécie, pour son ventre creux. On sentait cet homme ravagé, rongé par sa pensée, par une Pensée comme un fruit par un ver. Sa Folie, son idée était là, dans cette tête, obstinée, hâtelante, dévorante. Elle mangeait le corps peu à peu. Elle, l'Invisible, l'Impalpable, l'Insaissable l'Immatérielle Idée minait la chair, buvait le sang, éteignait la vie.

Quel mystère que cet homme tué par un Songe ! Il faisait peine, peur et pitié, ce Possédé ! Quel rêve étrange, épouvantable et mortel habitait dans ce front, qu'il plissait de rides profondes, sans cesse remuantes ?

Le médecin me dit : « Il a de terribles accès de fureur, c'est un des déments les plus singuliers que j'aie vus. Il est atteint de folie érotique et macabre. C'est une sorte de nécrophile. Il a d'ailleurs écrit son journal qui nous montre le plus clairement du monde la maladie de son esprit. Sa folie y est pour ainsi dire palpable. Si cela vous intéresse, vous pouvez parcourir ce document. » Je suivis le docteur dans son cabinet, et il me remit le journal de ce misérable homme. « Lisez, dit-il, et vous me direz votre avis. »

Voici ce que contenait ce cahier :

Jusqu'à l'âge de trente-deux ans, je vécus tranquille, sans amour. La vie m'apparaissait très simple, très bonne et très facile. J'étais riche. J'avais du goût pour tant de choses que je ne pouvais éprouver de passion pour rien. C'est bon de vivre ! Je me réveillais heureux, chaque jour, pour faire des choses qui me plai-

saient, et je me couchais satisfait, avec l'espérance paisible du lendemain et de l'avenir sans souci.

J'avais eu quelques maîtresses sans avoir jamais senti mon cœur affolé par le désir ou mon âme meurtrie d'amour après la possession. C'est bon de vivre ainsi. C'est meilleur d'aimer, mais terrible. Encore, ceux qui aiment comme tout le monde doivent-ils éprouver un ardent bonheur, moindre que le mien peut-être, car l'amour est venu me trouver d'une incroyable manière.

Etant riche, je recherchais les meubles anciens et les vieux objets ; et souvent je pensais aux mains inconnues qui avaient palpé ces choses, aux yeux qui les avaient admirées, aux cœurs qui les avaient aimées, car on aime les choses ! Je restais souvent pendant des heures, des heures et des heures, à regarder une petite montre du siècle dernier. Elle était si mignonne, si jolie, avec son émail et son or ciselé ! Et elle marchait encore comme au jour où une femme l'avait achetée dans le ravissement de posséder ce fin bijou. Elle n'avait point cessé de palpiter, de vivre sa vie de mécanique, et elle continuait toujours son tic-tac régulier, depuis un siècle passé. Qui donc l'avait portée la première sur son sein dans la tiédeur des étoffes, le cœur de la montre battant contre le cœur de la femme ? Quelle main l'avait tenue au bout de ses doigts un peu chauds, l'avait tournée, retournée, puis avait essuyé les bergers de porcelaine ternis une seconde par la moiteur de la peau ? Quels yeux avaient épié sur ce cadran fleuri l'heure attendue, l'heure chérie, l'heure divine ?

Comme j'aurais voulu la connaître, la voir, la femme qui avait choisi cet objet exquis et rare ! Elle est morte ! Je suis possédé par le désir des femmes d'autrefois ; j'aime, de loin, toutes celles qui ont aimé ! — L'histoire des tendresses passées m'emplit le cœur de regrets. Oh ! la beauté, les sourires, les caresses jeunes, les espérances ! Tout cela ne devrait-il pas être éternel !

Comme j'ai pleuré, pendant des nuits entières sur les pauvres femmes de jadis, si belles, si tendres, si douces, dont les bras se sont ouverts pour le baiser et qui sont mortes ! Le baiser est immortel, lui ! Il va de lèvres en lèvres, de siècle, en siècle, d'âge en âge. — Les hommes le recueillent, le donnent et meurent.

Le passé m'attire, le présent m'effraye parce que l'avenir c'est la mort. Je regrette tout ce qui s'est fait, je pleure tous ceux qui ont vécu ; je voudrais arrêter le temps, arrêter l'heure. Mais elle va, elle va, elle passe, elle me prend de seconde en seconde un peu de moi pour le néant de demain. Et je ne revivrai jamais.

Adieu celles d'hier. Je vous aime.

Mais je ne suis pas à plaindre. Je l'ai trouvée, moi, celle que j'attendais ; et j'ai goûté par elle d'incroyables plaisirs.

Je rôdais dans Paris par un matin de soleil, l'âme en fête, le pied joyeux, regardant les boutiques avec cet intérêt vague du flâneur. Tout à coup, j'aperçus chez un marchand d'antiquités un meuble italien du XVII<sup>e</sup> siècle. Il était fort beau, fort rare. Je l'attribuai à un artiste vénitien du nom de Vitelli, qui fut célèbre à cette époque.

Puis je passai.

Pourquoi le souvenir de ce meuble me poursuivait-il avec tant de force que je revins sur mes pas ? Je m'arrêtai de nouveau devant le magasin pour le revoir, et je sentis qu'il me tentait.

Quelle singulière chose que la tentation ! On regarde un objet et peu à peu, il vous séduit, vous trouble, vous envahit comme ferait un visage de femme. Son charme entre en vous, charme étrange qui vient de sa forme, de sa couleur, de sa physionomie de chose ; et on l'aime déjà, on le désire, on le veut. Un besoin de possession vous gagne, besoin doux d'abord, comme timide, mais qui s'accroît, devient violent, irrésistible.

Et les marchands semblent deviner à la flamme du regard l'envie secrète et grandissante.

J'achetai ce meuble et je le fis porter chez moi tout de suite. Je le plaçai dans ma chambre.

Oh ! je plains ceux qui ne connaissent pas cette lune de miel du collectionneur avec le bibelot qu'il vient d'acheter. On le caresse de l'œil et de la main comme s'il était de chair ; on revient à tout moment près de lui, on y pense toujours, où qu'on aille, quoi qu'on fasse. Son souvenir aimé vous suit dans la rue, dans le monde, partout ; et quand on rentre chez soi, avant même d'avoir ôté ses gants et son chapeau, on va le contempler avec une tendresse d'amant.

Vraiment, pendant huit jours, j'adorai ce meuble. J'ouvrais à chaque instant ses portes, ses tiroirs ; je le maniais avec ravissement, goûtant toutes les joies intimes de la possession.

Or, un soir, je m'aperçus, en tâtant l'épaisseur d'un panneau, qu'il devait y avoir là une cachette. Mon cœur se mit à battre, et je passai la nuit à chercher le secret sans le pouvoir découvrir.

J'y parvins le lendemain en enfonçant une lame dans une fente de la boiserie. Une planche glissa et j'aperçus, étalée sur un fond de velours noir, une merveilleuse chevelure de femme !

Oui, une chevelure, une énorme natte de cheveux blonds, presque roux, qui avaient dû être coupés contre la peau, et liés par une corde d'or.

Je demeurai stupéfait, tremblant, troublé ! Un parfum presque insensible, si vieux qu'il semblait l'âme d'une odeur, s'envolait de ce tiroir mystérieux et de cette surprenante relique.

Je la pris, doucement, presque religieusement, et je la tirai de sa cachette. Aussitôt elle se déroula, répandant son flot doré qui tomba jusqu'à terre, épais et léger, souple et brillant comme la queue en feu d'une comète.

Une émotion étrange me saisit. Qu'était-ce que cela ? Quand ? comment ? pourquoi ces cheveux avaient-ils été enfermés dans ce meuble ? Quelle aventure, quel drame cachait ce souvenir ?

Qui les avait coupés ? un amant un jour d'adieu ? un mari un jour de vengeance ? ou bien celle qui les avait portés sur son front, un jour de désespoir ?

Était-ce à l'heure d'entrer au cloître qu'on avait jeté là cette fortune d'amour, comme un gage laissé au monde des vivants ? Était-ce à l'heure de la clouer dans la tombe, la jeune et belle morte, que celui qui l'adorait avait gardé la parure de sa tête, la seule chose qu'il pût conserver d'elle, la seule partie vivante de sa chair qui ne dût point pourrir, la seule qu'il pouvait aimer encore et caresser, et baiser dans ses rages de douleur ?

N'était-ce point étrange que cette chevelure fût demeurée ainsi, alors qu'il ne restait plus une parcelle du corps dont elle était née ?

Elle me coulait sur les doigts, me chatouillait la peau d'une caresse singulière, d'une caresse de morte. Je me sentais attendri comme si j'allais pleurer.

Je la gardai longtemps, longtemps en mes mains, puis il me sembla qu'elle m'agitait, comme si quelque chose de l'âme fût resté caché dedans. Et je la remis sur le velours terni par le temps, et je repoussai le tiroir, et je refermai le meuble, et je m'en allai par les rues pour rêver.

J'allais devant moi, plein de tristesse, et aussi plein de trouble, de ce trouble qui vous reste au cœur après un baiser d'amour. Il me semblait que j'avais vécu autrefois déjà, que j'avais dû connaître cette femme.

Et les vers de Villon me montèrent aux lèvres, ainsi qu'il y monte un sanglot :

Dictes-moy où, ne en quel pays  
Est Flora la belle Romaine,  
Archipiada, ne Thais,  
Qui fut sa cousine germaine ?

(1) *Toine* (Marpon et Flammarion).

Echo parlant quand bruyt on maine  
Dessus rivière, on sus estan ;  
Qui beauté eut plus que humaine ?  
Mais où sont les neiges d'antan ?

La royne blanche comme un lys  
Qui chantoit à voix de seréine,  
Berthe au grand pied, Biétris, Allys,  
Harembouges qui tint le Mayne,  
Et Jehanne la bonne Lorraine  
Que Anglais bruslèrent à Rouen ?  
Où sont-ils, Vierge souveraine ?  
Mais où sont les neiges d'antan ?

Quand je rentrai chez moi, j'éprouvai un irrésistible désir de revoir mon étrange trouvaile ; et je la repris, et je sentis, en la touchant, un long frisson qui me courut dans les membres.

Durant quelques jours cependant, je demeurai dans mon état ordinaire, bien que la pensée vive de cette chevelure ne me quittât plus.

Dès que je rentrais, il fallait que je la visse et que la maniassé. Je tournais la clef de l'armoire avec ce frémissement qu'on a en ouvrant la porte de la bien-aimée, car j'avais aux mains et au cœur un besoin confus, singulier, continu, sensuel de tremper mes doigts dans ce ruisseau charmant de cheveux morts.

Puis, quand j'avais fini de la caresser, quand j'avais refermé le meuble, je la sentais à toujours comme si elle eût été un être vivant, caché, prisonnier ; je la sentais et je la désirais encore ; j'avais de nouveau le besoin impérieux de la reprendre, de la palper, de m'énerver jusqu'au malaise par ce contact froid, glissant, irritant, affolant, délicieux.

Je vécus ainsi un mois ou deux, je ne sais plus. Elle m'obsédait, me hantait. J'étais heureux et torturé, comme dans une attente d'amour, comme après les aveux qui précèdent l'étreinte.

Je m'enfermais seul avec elle pour la sentir sur ma peau, pour enfoncer mes lèvres dedans, pour la baiser, la mordre. Je l'enroulais autour de mon visage, je la buvais, je noyais mes yeux dans son onde dorée afin de voir le jour blond à travers.

Je l'aimais ! Oui, je l'aimais ! Je ne pouvais plus me passer d'elle, ni rester une heure sans la revoir.

Et j'attendais... j'attendais... quoi ? Je ne le savais pas ? — Elle.

Une nuit je me réveillai brusquement avec la pensée que je ne me trouvais pas seul dans ma chambre.

J'étais seul pourtant. Mais je ne pus me rendre dormir ; et comme je m'agitais dans une fièvre d'insomnie, je me levai pour aller toucher la chevelure. Elle me parut plus douce que de coutume, plus animée. Les morts reviennent-ils ? Les baisers dont je la réchauffais me faisaient défaillir de bonheur ; et je l'emportai dans mon lit, et et je me couchai, en la pressant sur mes lèvres, comme une maîtresse qu'on va posséder.

Les morts reviennent ! Elle est venue. Oui, je l'ai vue, je l'ai tenue, je l'ai eue, telle qu'elle était vivante autrefois, grande, blonde, grasse, les seins froids, la hanche en forme de lyre ; et j'ai parcouru de mes caresses cette ligne ondulante et divine qui va de la gorge aux pieds en suivant toutes les courbes de la chair.

Oui, je l'ai eue, tous les jours, toutes les nuits. Elle est revenue, la Morte, la belle Morte, l'Adorable, la Mystérieuse, l'Inconnue, toutes les nuits.

Mon bonheur fut si grand, que je ne l'ai pu cacher. J'éprouvais près d'elle un ravissement surhumain, la joie profonde, inexplicable de posséder l'Insaissable, l'Invisible, la Morte ! Nul amant ne goûta des jouissances plus ardentes, plus terribles !

Je n'ai point su cacher mon bonheur. Je l'aimais si fort que je n'ai plus voulu la quitter. Je l'ai emportée avec moi toujours partout. Je l'ai promenée par la ville comme ma femme, et

conduite au théâtre en des loges grillées comme ma maîtresse... Mais on l'a vue... on a deviné... on me l'a prise... Et on m'a jeté dans une prison comme un malfaiteur. On l'a prise... Oh ! misère !...

Le manuscrit s'arrêtait là. Et soudain, comme je relevais sur le médecin des yeux effarés, un cri épouvantable, un hurlement de fureur impuissante et de désir exaspéré s'éleva dans l'asile.

— Ecoutez-le, dit le docteur. Il faut doucher cinq fois par jour ce fou obscène. Il n'y a pas que le sergent Bertrand qui ait aimé les mortes.

Je balbutiai, ému d'étonnement, d'horreur et de pitié :

— Mais... cette chevelure... existe-t-elle réellement ?

Le médecin se leva, ouvrit une armoire pleine de fioles et d'instruments et il me jeta, à travers son cabinet, une longue fusée de cheveux blonds qui vola vers moi comme un oiseau d'or.

Je frémis en sentant sur mes mains son toucher caressant et léger. Et je restai le cœur battant de dégoût et d'envie ; de dégoût comme au contact des objets traînés dans les crimes, d'envie comme devant la tentation d'une chose infâme et mystérieuse.

Le médecin reprit en haussant les épaules :

— L'esprit de l'homme est capable de tout.

GUY DE MAUPASSANT.



## II

Le libérateur prédit par M<sup>e</sup> Coffin était apparu sous le nom de Dionis Lombard. Ce jeune homme venait aux Grand-Pierres recueillir un héritage ; il avait vu Thérèse, ils s'étaient aimés.

— Dionis, Dionis, où êtes-vous ? murmurait Mme Tupffer en passant dans la salle de bals sous le feu de tous les obligeants sourires dont nous avons parlé. Deux ans s'étaient écoulés depuis qu'Isidore Gaudit, le ténébreux pied plat, avait acheté les droits des héritiers du filateur, mais Thérèse n'était plus sans défense contre son perte voisine, ni contre tous les ennemis que ses malheurs lui avaient faits : elle n'était plus seule au monde, elle pouvait appeler Dionis à son secours.

Comme elle sortait de la fête, Isidore Gaudit y entra. Il arrivait flanqué de deux valets, ses âmes damnées, qu'on n'appelait point dans le canton autrement que ses *recors*. Le rustre, faiseur de pauvres, riche d'usure et de rapines, n'aurait pas aimé à se montrer tout seul en ces endroits dangereux où le peuple est le maître, où parfois sa colère s'allume aussi aisément que sa joie quand le vin coule. Isidore Gaudit salua sa victime jusqu'à terre. Sa large bouche, qu'il savait ordinairement tenir pincée dans un cauteleux sourire, se fendit tout à coup quand la petite veuve fut passée ; c'était la gaieté d'une bête de proie. Le noir quidam ne put aussi s'empêcher de frotter ses deux mains ensemble au bout de ses bras tors et velus, qu'il avait trop longs, comme les singes, et son poil rouge se hérissa sur son crâne, où tant de vilénies étaient nées.

La jeune femme se doutait bien qu'Isidore n'ignorait plus les amours de Thérèse Tupffer et de Dionis Lombard, et que c'était au mariage qu'il les attendait tous les deux ; mais elle se souciait médiocrement du vilain Gaudit à cette heure, et de ses projets aussi peu que de lui. Elle s'en allait vers sa demeure de ce pas lent et incertain qui lui était ordinaire, sans prendre garde aux plis de sa robe qui traînaient sur le sol

encore humide du chemin. D'abord elle traversa le village à l'ombre des maisons silencieuses, car tout le monde était au bal, suivit un court ruban de route ouverte, et se trouva dans les champs. La nuit était parfaitement belle, tiède et caressante, énervante aussi, comme une nuit de printemps. Mille bruits animés remplissaient l'air, sept ou huit rossignols chantaient à l'orée du bois, sur les flancs de la petite montagne qui fermait l'horizon, Thérèse écoutait d'une oreille distraite et pourtant charmée. Le vent qui s'élevait de l'herbe fraîche passait en se jouant sur le joli cou de la belle veuve et la faisait frissonner. — Où donc était Dionis ? — Mme Tupffer n'était allée à ce bal que pour y rencontrer le jeune homme et n'y avait rencontré qu'Isidore. Si elle avait vu Dionis, ne fût-ce que de loin, elle aurait eu en ce moment le cœur dispos et léger ; pour la rendre heureuse et vaillante, il ne fallait plus autre chose que cela : voir Dionis et se faire voir à lui. M<sup>e</sup> Coffin avait bien dit autrefois que de meilleurs jours se lèveraient devant Thérèse. L'avocat consultant avait même toujours pensé que la petite larme que les chagrins et le cruel isolement de la jeune veuve avaient tirée de ses yeux était un bon signe pour elle, et lui porterait bonheur. Justement au milieu de cette belle nuit, sous cette brise câline, Mme Tupffer pensait à M<sup>e</sup> Coffin et à l'impertinence qu'il avait commise envers elle, lorsque de son ton bourru il lui avait dit : « Madame, il n'est pas absolument nécessaire de se marier pour être heureuse avec qui l'on aime. » Si la jeune femme se rappelait en cet instant les libres propos de M<sup>e</sup> Coffin, c'est que tout en sentant si bien que son cœur n'était point le même qu'en ce temps-là, elle ne se dissimulait pas non plus que sa triste situation n'avait point changé.

Elle faisait exactement ce que le testament de M. Tupffer lui avait permis, et ne pouvait faire que cela. Ce testament abominable ne lui avait pas défendu d'aimer ; quant au mariage, il n'y fallait pas penser plus qu'autrefois, à moins qu'elle ne voulût qu'Isidore Gaudit, — toujours pour parler comme M<sup>e</sup> Coffin, — ne la mit sur la paille. Il est vrai que celui qu'elle désirait si fort de proclamer son époux devant Dieu et devant les hommes, Dionis Lombard, devait à la place de cette paille, sur laquelle il allait la prendre, lui tresser, s'il était un galant homme, un lit d'or et de soie. Seulement Thérèse soupçonnait que Dionis n'était pas riche.

C'est cette pensée qui la tourmentait depuis quelques jours. — Si Dionis n'est pas riche, se disait-elle, s'il n'a point de quoi me donner à vivre à ses côtés quand je serai redevenue pauvre, et si nous voulons continuer de nous aimer, que ferons-nous donc ? Comment cela finira-t-il ? Ce doute se posait sans cesse devant ses yeux, comme un sphinx défendant l'entrée d'un chemin inconnu. L'idée de devenir la maîtresse de Dionis causait à Thérèse une appréhension bien naturelle. Si encore, après avoir été sa maîtresse, elle avait pu se flatter de devenir sa femme un jour !... Mais Gaudit veillait... Que ferons-nous ? répétait Thérèse.

Il lui semblait que la Providence, si elle eût été juste, lui aurait épargné cette cause de combats et de troubles et ce cruel embarras. Cependant les puissances d'en haut ne paraissaient point du tout songer à foudroyer le rouge Isidore pour débarrasser la route devant Thérèse Tupffer. C'était vainement que la petite veuve du filateur, enrichie par les dons d'un sexagénaire jaloux, qui faisaient d'elle une proscrite et une condamnée, avait jeté depuis deux ans vers le ciel tant de gros soupirs et de reproches. Isidore Gaudit se portait bien.

En ce temps-là, Mme Tupffer laissait le plus souvent s'écouler les journées en rêveries creuses, en vapeurs, en fumée. On lui avait dit qu'elle était libre d'user de sa jeunesse et de son héritage comme il lui plairait, à la condition qu'elle ne se mariât point. Grand Dieu !

(1) Voir la « Vie Populaire » depuis le n° 85.